

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1 00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI XX.

— Nom, mon cher tuteur. Beaucoup de fatigue, voilà tout. Je ne croyais plus forte contre les émotions judiciaires. J'aurais bien fait de suivre votre conseil... de ne paraître au tribunal que pour une déposition.

— Alors ne venez pas à l'audience de demain. Je f'ai lire votre déposition écrite.

A cette proposition, Bertho parut se ranimer.

— Non, non, fit elle vivement, je veux aller jusqu'à la fin du procès. Et, prenant sa pose habituelle, elle garda une attitude que respectèrent les deux hommes.

Il faisait nuit noire quand on arriva au château. Le premier sorti de la voiture fut de Saint-Dutasse qui, consultant sa montre à la lueur d'une des lanternes, souffla à son domestique pendant que M. de Jordres offrait la main à la comtesse pour descendre.

— Vite à l'œuvre, Bourguignon. C'est à moi s'il me reste une demi-heure avant le départ pour changer de toilette.

— Là! que di-ai-je? Mais bien sûr qu'il commencerait par une

audience! grommela le serviteur en prenant une humble attitude pour s'adresser à son maître.

— Monsieur va être furieux, dit-il tout haut.

— Pourquoi, s'il vous plaît? maître Bourguignon.

— A cause de ma bêtise. Je crois bien que j'ai perdu les clefs de ses malles. Elles ont dû tomber par terre, au tribunal, quand j'ai tiré mon mouchoir.

— Envoie chercher le serrurier du village immédiatement.
— Vingt cinq minutes pour aller le chercher, vingt-cinq minutes pour le ramener; total: cinquante minutes... et monsieur n'a bien juste qu'une demi-heure pour s'habiller... Donc, monsieur aura plus court de rester dans sa toilette actuelle, qui est vraiment très présente.

— Ah ça, monsieur Bourguignon, est-ce que tu vas m'échauffer longtemps les oreilles avec tes conseils? gronda le chevalier impatient.

— Monsieur tient donc absolument à s'habiller?

— Mais oui, bêtire!

— Alors, voici les clefs de monsieur, dit tranquillement le valet, qui tira un troussau de clefs de sa poche.

— Comment, animal! tu as mes clefs et tu t'amuse à me faire perdre un temps précieux!

Bourguignon haussa les épaules:

— Monsieur est déjà si bien en train de perdre autre chose! prononça-t-il d'édification.

— Hein! quoi? fit le chevalier subitement en se réveillant.

— Dame! quand il est de l'intérêt de monsieur de ne pas rater le procureur d'une semelle, il parait de s'absenter une demi-heure pour sa toilette... En trente minutes l'autre aura grand-



Il fut interrompu par Mme de Gabrinoff qui, le doigt tendu vers la porte...

ment le temps de croquer la fameuse poule!

Saint-Dutasse comprit aussitôt son valet et son étourderie.

— Ventre bleu! tu as raison, s'écria-t-il.

Et, gravissant le perron, il s'élança pour rejoindre de Jordres qui, la comtesse au bras, avait déjà disparu dans le château.

— Ils doivent être dans le petit boudoir, se dit-il.

Pressant le pas, il atteignit cette pièce favorite de la comtesse. Le boudoir était vide.

Avant de poursuivre, disons un mot de cette pièce dans laquelle, sans jamais la décorer, nous avons plusieurs fois déjà introduit votre lecteur.

A l'époque de son mariage, alors qu'il faisait entièrement renouveler le mobilier délabré du château, M. de Gabrinoff avait appelé de Paris un tapissier célèbre auquel il avait laissé toute latitude, surtout en ce qui concernait l'appartement de Berthe, pour exercer son talent. Le boudoir étant la pièce de prédilection de la comtesse, le tapissier y avait déployé tout son savoir-faire.

Située à l'angle du château, cette chambre avait primitivement trois fenêtres : d'abord deux sur la cour d'où l'on, en deçà de la grille, découvrait un magnifique paysage, puis une troisième, percée en retour sur un des bas côtés du château, par laquelle on apercevait les écuries.

Outre que la vue des écuries n'était pas une bien coquette perspective, cette troisième fenêtre gênait les plans du tapissier qui l'avait condamnée au moyen d'un fort léger mur en briques. Ceci fait, il avait alors tapissé la pièce d'une lourde et épaisse étoffe de soie, d'une nuance gris perle, qui — grande nouveauté à cette époque — montée sur triangles le long de la corniche, retombait en rideaux, à gros plis flottants, jusqu'au tapis du parquet. Avec son plafond, tendu de pareille étoffe, le boudoir de Berthe ressemblait à une tente.

Mais, sous le rideau qui la cachait, la fenêtre condamnée laissait un vide. Telle était l'épaisseur des gros murs du château que, déduction faite de la cloison en briques qui la bouchait, l'ombrage de la fenêtre offrait encore intérieurement une profondeur de plus de soixante centimètres.

Cette sorte de guérite, que dissimulait la tenture, avait été plaisamment appelée par la comtesse : " La prison de Francis. " Quand l'enfant n'avait pas été studieux ou obsédant, la sœur levait la tenture et, après avoir poussé le coupable dans la profondeur, laissait retomber l'étoffe sur lui. Cet emprisonnement n'était jamais de bien longue durée, car, au bout de cinq minutes, l'incarcéré se mettait à quatre pattes et, soulevant avec sa tête le bas du rideau, il disait de sa plus douce voix :

— Belle petite sœur bien bonne, Francis ne le fera plus jamais, au grand jamais.

— Viens m'embrasser, mignon ! répondait toujours Berthe attendrie par la figure désolée de l'enfant.

Pendant ses visites à Mme de Gabrinoff en son boudoir, de Saint-Datasse avait souvent assisté à la délivrance de Francis.

— Mais dans quel trou est-il donc fourré ? avait demandé la première fois à la comtesse le chevalier en voyant la tête du bambin saillir au pied d'un rideau qu'il croyait recouvrir un panneau plein. La comtesse lui avait alors expliqué d'où provenait ce vide que recouvrait la tenture.

Ce détail étant connu maintenant du lecteur, nous reprendrons notre récit au moment où de Saint-Datasse, après avoir perdu cinq minutes à la descente de voiture, s'était lancé sur les traces de M. de Jozères, bien décidé à ne plus le quitter d'une seule minute. Certain que le procureur avait dû conduire Mme de Gabrinoff à son boudoir, il y était accouru et, comme nous l'avons dit, il n'y avait trouvé personne.

Cette solitude lui donna l'alarme.

— Diable ! fit-il, est-ce que pour cinq minutes de retard je manquerais l'aubaine ?

Un bon fou qui pétillait dans l'âtre et les lampes allumées sur la cheminée semblaient pourtant attendre les absents.

— Voyons s'ils ne sont pas dans le grand salon, se dit le chevalier qui rebtra dans le couloir, non éclairé, qui menait du vestibule au boudoir.

Mais à moitié route, il s'arrêta joyeux.

De ce point du couloir, il apercevait, de l'autre côté du vestibule, la salle à manger dont la porte était ouverte et, dans cette salle, M. de Jozères, une carafe à la main, se tenant debout près de la comtesse qui, assise, trempait ses lèvres dans un verre d'eau.

Voici ce qui était fort prochainement arrivé. En mettant le pied dans le vestibule, Mme de Gabrinoff, que nous avons représentée frissonnante d'une secrète émotion et épuisée par la fatigue de l'audience, avait été prise d'une subite faiblesse. Pour faire asseoir Berthe qu'il soutenait, le magistrat avait été au plus court et, poussant la porte de la salle à manger qu'il avait sous la main, il y avait aussitôt fait entrer la malade. La volonté énergique de la comtesse avait promptement réagi contre ce malaise et, à peine assise, elle avait dit au procureur :

— Ne vous effrayez pas, mon cher tuteur, ce n'est rien. Un simple verre d'eau fraîche va me remettre complètement. Veuillez sonner pour qu'on me serve.

Au lieu de réclamer l'aide d'un domestique, M. de Jozères se dirigea vers un dressoir et, aussitôt, il revint apportant le verre d'eau demandé. Mme de Gabrinoff s'en saisit avidement, et, dès qu'elle y eut posé les lèvres, elle en avala d'un seul trait tout le contenu.

— Elle est minée par une ardente fièvre, pensa-t-il en la regardant ainsi boire.

— Encore quelques gouttes, demanda Berthe qui vit la carafe aux mains du procureur.

Au lieu de quelques gouttes, le magistrat emplit le verre sans qu'elle protestât contre cet excès de zèle. Cette fois elle but plus lentement, par petits coups, mais au mouvement du gosier, qui se tendait à chaque gorgée, il était visible qu'elle n'avait encore pu calmer la soif intense qui la dévorait.

Ce fut à ce moment que de Saint-Datasse, du milieu du couloir où il se tenait dans l'ombre, surprit la scène qui se passait dans la salle à manger.

— Faut-il aller les rejoindre ? se demanda-t-il. Bast ! je les surveille, cela suffit.

Une réflexion lui vint aussitôt.

— Oui, mais je ne les entends pas, ajouta-t-il.

Chez de Saint-Datasse l'esprit travaillait vite, et surtout logiquement.

— Parbleu ! fit-il, je ne suis qu'un idiot. Que je ne quitte pas de Jozères et il est bien évident que, devant moi, il ne soufflera pas mot à la comtesse de ce qu'il peut avoir à lui dire. Quo je m'absente au contraire et je ne saurai pas la plus petite phrase de la conversation. Diable ! voilà deux alternatives qui sont fort difficiles à concilier.

Puis, en souriant :

— Et Bourguignon qui m'affirme que, justement ce soir, le procureur aura la conversation des plus intéressantes. Est-ce que le brave gargon se figure que je possède l'anneau de Gyges qui avait le pouvoir de vous rendre invisible.

Mais, en même temps que le nom de son domestique, lui revint aussi à la mémoire cette opinion émise par Bourguignon que pour entendre ce que les gens ne veulent pas vous confier

on n'a pas encore trouvé de meilleur moyen que celui d'écouter aux portes.

—Pouah ! fit d'abord le chevalier.

Puis il entra en composition avec sa conscience qui se soulevait de dégoût à l'idée d'un pareil expédient.

—Avec ça que c'est facile d'écouter à une porte ! on risque de se faire surprendre des deux côtés : par ceux du dedans et par ceux de dehors... sans compter qu'on n'entend pas un mot derrière une porte doublée d'une épaisse portière, comme l'est, par exemple, celle du boudoir.

De Saint-Dutasse avait à peine prononcé ce dernier mot qu'il tressauta subitement. Un souvenir avait luit tout à coup dans son cerveau.

—Vertudieu ! dit-il en souriant, ce serait une vraie chance s'ils arrivaient au boudoir ! Il y aurait moyen pour moi de m'en tirer.

Le chevalier venait de se rappeler " la prison de François ", cette sorte de guérite, cachée par la tapisserie, dont lui avait parlé Berthe le jour où il avait vu paraître au bas du rideau la tête de l'enfant puni.

Probablement que son bon génie avait entendu de Saint-Dutasse, car il finissait de formuler son souhait quand il aperçut Berthe, après avoir rendu son verre, encore vidé, à M. de Jozères, se lever de sa chaise. Elle attendit un instant que le procureur eût reporté verre et carafe sur le dressoir, puis, prenant le bras de celui-ci qui l'avait rejointe, elle marcha vers la porte qui ouvrait sur le vestibule.

—Viennent ils par ici ou se rendent ils au grand salon ? se demanda le chevalier qui, à reculons, s'enfonça plus encore dans l'ombre du couloir en se rapprochant du boudoir.

A leur troisième pas dans le vestibule, de Saint-Dutasse comprit au-sitôt la direction qu'ils allaient prendre.

—Ils arrivent par ici, se dit-il avec un frémissement de joie.

Et avant que la comtesse eût atteint l'entrée du couloir, il avait disparu dans le boudoir.

—En avant les principes de Bourguignon ! murmura-t-il, en soulevant la tenture et en se glissant dans l'embrasure de la fenêtre cond. muée.

Les plis du rideau avaient repris leur immobilité quand Mme de Gabrinoff et de Jozères pénétrèrent dans la pièce.

—Je demanderai à votre patience de vouloir bien me laisser le temps de me débarrasser de ce châle et de ce chapeau, dit Berthe.

—Faites, mon enfant, répondit le magistrat d'une voix bienveillante.

La comtesse ouvrit la porte qui conduisait à sa chambre à coucher et disparut, laissant seul M. de Jozères.

—Si je perds un mot, c'est que j'y mettrai une franche mauvaise volonté, pensa le chevalier, qui, dans sa spacieuse cigarette, était tout enchanté du premier essai d'acoustique qu'il avait de faire.

Demuré seul, le procureur s'occupa d'abord machinalement de raviver le feu, puis, tout à coup, obéissant à une pensée prudente, il se leva et repoussa dans sa gaine le verrou de la porte du couloir.

L'écouteur comprit aussitôt ce petit bruit sec.

—Bien inutile précaution, s'il ferme ainsi pour que je ne puisse pas le déranger ! se dit-il gaiement.

Mais il paraît que, quand il avait tiré le verrou, quelque

chose avait donné l'éveil à M. de Jozères ; car, aussi brusquement qu'il lui fut possible, il rouvrit la porte comme pour surprendre quelqu'un aux écoutes.

Bourguignon était sur le seuil extérieur.

Le brave gargon, à coup sûr, n'écoutait pas, car il avait la main en l'air et l'ind x recourbé en homme qui va faire too, too.

—Ah ! j'allait frapper, quand monsieur a ouvert, dit-il plaisamment avec une parfaite innocence.

—Que voulez-vous ? fit sévèrement le magistrat.

Je viens de la part de mon honoré maître m'informer si l'heure du dîner est remise. En n'entendant pas la cloche sonner le repas, il m'envoie demander s'il a le temps d'écrire quelques lettres à ses amis de la capitale.

—Dites à votre maître qu'on ne se mettra pas à table avant une heure.

—Alors, monsieur le chevalier aura le loisir d'écrire à ses puissants amis tout le bien qu'il pense de certaines personnes, appuya adroitement Bourguignon.

Le coup alla droit à son adresse, car la voix du procureur devint plus douce quand il répondit :

—Dans une heure, prévenez en votre maître, mon brave gargon.

Le valet salua respectueusement et, se retournant d'un seul pied, il suivit le couloir d'un pas grave et surtout sonore.

M. de Jozères avait refermé la porte. Après avoir un instant écouté le bruit de la marche du domestique qui s'éloignait, il remit le verrou en murmurant :

—D'ici à une heure, le chevalier ne viendra pas nous déranger.

Inutile de dire quelle pinte de bon sang s'était faite de Saint-Dutasse en écoutant le dialogue de son laquais avec le magistrat.

—Tiens ! tiens ! se disait-il en souriant, il paraît que maître Bourguignon voulait aussi se payer son petit espionnage... seulement il s'est fait bêtement pincer... Eh ! eh ! il s'en tire adroitement... Bravo ! le procureur va me croire dans ma chambre... Ah ! l'animal, comme il caresse de Jozères à l'endroit du jabot qu'il lui sait sensible !... Une vraie perle que ce Bourguignon !

A ce moment Berthe reparaisait dans le boudoir et venait se placer sur le divan à la tête duquel se trouvait la cachette du chevalier.

—Avec qui donc parliez-vous tout à l'heure ? demandait-elle.

—Avec le domestique de M. de Saint-Dutasse que je chargeais de prévenir son maître que le dîner était reculé d'une heure.

—Et pourquoi ? fit sèchement la comtesse, étonnée qu'on donnât des ordres chez elle.

—Parce que, ma chère ex-pupille, nous avons à causer ensemble, dit M. de Jozères dont le ton doucereux se fit subitement un peu moqueur.

A cette intonation, Mme de Gabrinoff leva sa tête pâle et son regard interrogea le visage du magistrat.

—Avez-vous donc des choses si sérieuses à me dire ? reprit-elle d'une voix brève.

—O grand Dieu ! non. Je veux simplement converser de bijoux et de parure.

Et, le sourire aux lèvres, en se penchant un peu en avant, face devant Berthe, le procureur lui ajouta :

—Ma chère comtesse, seriez-vous assez aimable pour me dire ce qu'est devenue cette montre russe que feu votre mari vous donna la veille de votre mariage ?

Si M. de Jozères, en faisant cette question, avait compté surprendre une émotion subite sur le visage de Mme de Gabrihoff, il fut déçu en son espoir, car elle resta impassible et répondit d'une voix qui ne trahissait qu'un peu d'étonnement :

—Cette montre vous intéresse donc beaucoup ?

—Enormément, comtesse, et je vous le prouve en vous demandant encore ce que vous en avez fait.

—Depuis la mort de mon mari, elle est renfermée dans un coffret avec tous les bijoux que mon deuil m'interdit de porter.

—Oh ! fit le procureur en insistant, elle est bien modeste, cette montre ! Le plus sévère deuil peut s'en parer, il n'en est pas de même de la magnifique chaîne qui l'accompagnait... Qu'est elle aussi devenue, cette chaîne ?

Pendant ces phrases échangées, Mme de Gabrihoff avait conservé le calme apathique d'une femme fatiguée ; seulement, de couchée qu'elle était sur le divan, elle s'était peu à peu relevée et, maintenant, accoudée sur une pile de coussins et la tête appuyée sur sa main, elle regardait fixement le questionneur.

—La chaîne a rejoint la montre dans le coffret, répondit elle après un petit temps.

A cette réponse, M. de Jozères secoua la tête et, avec un nouveau sourire, il répliqua :

—En êtes-vous bien sûre, ma chère Berthe ?

—Sûr de quoi ?

—Que votre montre et sa chaîne... bien entière... bien entière, entendez vous ? ... soient dans ce coffret.

Mme de Gabrihoff parut se consulter. Puis après une longue minute d'un silence pendant lequel le magistrat, debout devant la cheminée, attendit toujours souriant, elle se leva et vint à lui :

—Bricard a parlé ? dit elle d'un ton bref.

—Mieux que cela, comtesse, il a écrit une belle et bonne déposition.

—Et cette déposition ?

—Vous accuse de complicité dans l'assassinat de votre mari... et pour prouver que vous avez, sinon aidé, tout au moins encouragé le meurtrier au moment du crime, Bricard veut produire votre montre et quelques chaînons brisés de votre chaîne ramassés dans le taillis où a été découvert le cadavre.

Cela avait été dit par M. de Jozères bien posément, sans la moindre indignation, et presque, pour ainsi dire, sur le ton plaisant. Tant qu'il avait parlé, la veuve l'avait regardé dans les yeux. Quand il eut fini, elle demanda sans s'émuouvoir :

—Bricard ne peut-il m'avoir volé cette montre pour en appuyer sa mensongère déposition ?

—Il prétend que la trouvaille a été faite par un témoin que vous n'oserez révoquer.

Le regard de Berthe devint vague comme si, en elle même, elle cherchait quel pouvait être ce témoin inconnu, puis ses yeux se reportèrent sur le magistrat en semblant l'interroger.

Le procureur haussa les épaules :

—J'ignore de qui veut parler ce laquais, répondit-il à Mme de Gabrihoff qui venait de retourner au divan.

Derrière sa tenture, de Saint-Dutasse se tenait immobile et des mieux attentifs.

—Bourguignon était dans le vrai, se disait-il. La conversation de M. de Jozères est des plus intéressantes. Le renard

tient sa poule... voyons comment il va maintenant la plumer.

La comtesse reprit :

—Voici de long mois que je vis sous le coup de cette terreur de Bricard. Cet homme a osé lever les yeux jusqu'à moi et il m'avait menacé de cette dévoucation si, au jour du procès, je n'avais cédé à son insolent amour.

—Pas forte, la comtesse ! elle s'enferme trop vite, pensa de Saint-Dutasse en écoutant cette réponse.

Tel était aussi l'avis du procureur, car il fit entendre un petit rire ironique en disant aussitôt :

—Savez-vous, ma pupille, que vous feriez une bien maladroite accusée. En confessant avoir eu peur de Bricard, vous avouez simplement que sa déposition est vraie... que cette montre et ce fragment de chaîne ont été réellement trouvés sur le lieu du crime... et qu'ils ont dû être arrachés par le comte en se débattant contre ses assassins.

Au lieu de s'effrayer de ces déductions qu'elle avait écoutées jusqu'au bout, Mme de Gabrihoff ne prononça que ces deux mots :

—Et puis ?

—Et puis ? répéta M. de Jozères un peu interloqué par la tranquillité de celle qu'il s'attendait à voir trembler devant lui.

—Oui, et puis ?

—Alors, il est maintenant facile de s'expliquer ce long regard que vous a adressé l'accusé, à l'audience, avant de s'évanouir... c'était un appel à sa complice. Votre pâleur, votre trouble, votre prostration pendant la séance, apparaissent actuellement sous leur vrai jour... Ce n'est plus l'émotion d'une veuve, c'est l'épouvante d'une coupable.

—Et puis ? redit la comtesse de sa voix calme.

A cette nouvelle interrogation qui semblait le braver, M. de Jozères se redressa, son visage se fit grave et d'une voix sévère :

—Alors, dit-il, ma conscience de magistrat, qui ne connaît que son devoir, m'ordonne impérieusement de vous faire arrêter.

Il fut interrompu par Mme de Gabrihoff qui, le doigt tendu vers l'entrée, lui demanda :

—Pardou, cher tuteur. Comment appelez-vous ce petit mécanisme en cuivre vissé sur cette porte ?

—Un verrou.

—Pourquoi l'avez-vous poussé ?

—Pour nous mettre à l'abri des importuns.

—Pourquoi donc aussi, de votre propre initiative, avez-vous fait dire à M. de Saint-Dutasse, par son domestique, que le dîner est reculé d'une heure ?

—Pour nous éviter sa présence.

—Alors il paraît que votre intègre conscience de magistrat aime à s'exercer en catimini, verrous tirés, dans la plus stricte intimité... S'il en est ainsi, nous sommes bien près de nous entendre...

—Madame ! vous oubliez ! exclama M. de Jozères faisant de la dignité pour cacher l'ébahissement causé par ce coup droit qu'on lui portait.

—Une fine lame, cette charmante comtesse ! Je lui dois des excuses pour avoir douté d'elle tout à l'heure, se dit de Saint-Dutasse aux écoutes.

Renversée sur le divan, Berthe poursuivit d'un ton un peu chanté :

—Mais non, cher tuteur, je n'oublie pas, c'est justement parce que je me souviens de mes remarques... de mes observ

tions... de mes études .. de mes appréciations depuis que j'ai le plaisir de vous connaître... en un mot, parce que je n'ai rien oublié, qu'il me semble que nous allons nous entendre.

Avant que le procureur pût dire un mot, la comtesse fit entendre un petit rire moqueur et reprit :

—Vous prétendez, il n'y a qu'un moment, que je serais une bien maladroite accusée, laissez-moi vous apprendre à mon tour, que vous êtes un magistrat bien étourdi. Comment se fait-il que votre conscience, qui n'obéit qu'à son devoir, disiez-vous, ait si complètement oublié de communiquer au tribunal la déposition de Bricard aussitôt que vous l'avez reçue ?

—J'ai hésité à vous perdre.

—Mais puisque vous ne connaissez que votre devoir, votre fameux devoir ?

—Pour vous, j'aurais un peu faibli.

—Un peu ? alors au lieu d'un peu, faiblissez donc tout à fait et tout de suite, mon brave tuteur, dit Mme de Gabriouff en ponctuant sa phrase d'un nouvel éclat de rire railleur.

Au fond, M. de Jozères, tout en se faisant battre, sentait qu'il arrivait au but visé par lui. Pour la forme, il voulut pourtant protester et il s'arma de son front le plus sombre :

—Berthe, dit-il d'un ton froid et triste, vous vous méprenez étrangement sur mon indulgence pour la fille d'un ancien ami... votre pauvre père.

—Mon père, dites-vous ? Je me rappelle l'avoir cent fois entendu répéter : " Le grand désespoir de de Jozères est de ne pas être riche ; aussi je réponds que le jour où il verra une fortune à sa portée, il n'est pas homme à reculer la main. " Voilà ce que mon père disait de vous, mon cher monsieur.

M. de Jozères regarda la veuve, et, à son tour, il prononça les deux mots :

—Et puis ?

—Avez-vous la déposition de Bricard ?

—Oui, dans ma poche.

—Et la montre ?

—Aussi. Cet homme m'attendait à la sortie de l'audience pour me la remettre.

Il paraît que la comtesse voulait laisser au magistrat la liberté de faire son prix, car elle renoua l'entretien par cette question :

—Avant de mourir, M. de Gabriouff avait des capitaux disponibles qu'il se proposait d'envoyer à son banquier de Paris. Vous ne devineriez jamais à quelle somme se monte cette épargne ?

Le procureur hésita et sembla se consulter un moment, puis d'une voix ferme :

—Un million ! dit-il.

—Oh ! oh ! fit Berthe, vous êtes devin, mon cher tuteur. J'ai précisément un million qui, dans son porte-feuille, attend un emploi.

M. de Jozères porta la main à la poche de côté de son habit comme pour en retirer la déposition de Bricard, puis il s'arrêta subitement :

—Mais, dit-il, ce sacrifice ne vous sauvera pas d'un aveu de Jacques. Que demain il vous dénonce, à l'audience, pour sa complice, et vous êtes perdue.

Le succès avait enhardi la veuve. Sans crainte d'être trahie par le misérable qui se vendait, elle prononça d'une voix sèche :

—Cardozo ne peut nommer de complices, car il n'a pas tué M. de Gabriouff. C'est moi seule qui ai frappé le comte pour venger une mortelle injure qu'il m'avait faite.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

LA FIANCÉE DU FORÇAT

DEUXIÈME PARTIE

I.

—Je vivrai avec mes souvenirs, ma tante !

—Bientôt ils ne te siffleront plus, si même ils ne s'effacent pas !... Ne serait-il pas plus sage de prendre une résolution...

—Et un époux ? ajouta timidement le vicomte.

—Voilà un pauvre garçon qui t'adore, qui t'adore depuis des années... Veux-tu donc le faire mourir de chagrin ?

—Oh ! Raymond se consolera... On ne meurt pas de chagrin, apparemment, puisque je suis encore vivante !

—Mathilde ! Mathilde ! s'écria d'un accent passionné le jeune vicomte.

" Je ne vous ai pas trop importuné, et mes regards seuls ont osé vous dire combien je vous aime... Mais je ne suis plus maître de mes sentiments, que j'ai si longtemps refoulés... Mathilde, ne soyez pas aussi impitoyable pour moi que le sort l'a été pour vous ! Ayez pitié de moi ! Ne me désespérez pas !... Je serais capable de me brûler la cervelle !

La comtesse prit la main de sa nièce :

—Tu vois comme il t'aime ! Pourquoi le rendre malheureux ? Pourquoi le faire souffrir ?

—Je suis touchée et reconnaissante de votre attachement mon cousin, dit elle, et je voudrais pouvoir y répondre, mais...

—Mais tu n'as pour lui que de l'aversion, interrompit la générale.

—Oh ! ma tante, je n'ai aucun motif de haïr Raymond. Je serais ingrate, puisqu'il s'est montré toujours affectueux pour moi.

—Affectueux ! murmura Raymond. Ce n'est pas seulement de l'affection que j'ai pour vous, Mathilde ! C'est de la passion, une passion ardente, irrésistible, qui ne finira qu'avec ma vie...

Et il ajouta d'un ton tragique :

—Ce ne sera pas long, peut-être !...

—Savez-vous, ma nièce, que vous êtes vraiment cruelle ? dit à son tour M. de la Clémaderie. Mon fils est-il donc indigne de vous ? N'est-il pas joli garçon, intelligent, aimable ?... Un peu léger de caractère, sans doute... Mais le mariage lui mettrait du plomb dans la tête... Il est d'assez bonne famille, ce me semble, et porte un assez beau nom...

Que m'importe le nom ? Que m'importe la naissance ? répondit-elle en secouant sa charmante tête...

—Ah ! oui, je sais ! répliqua le vieux militaire. Tu as du sang roturier dans les veines.

—Et je n'en rougis pas, mon oncle ! J'en serais plutôt fière !

—Aurais-tu donc hérité des sentiments communards et des idées subversives de...

—Tais-toi donc, papa ! balbutia le jeune homme...

Il se disait à part lui :

—Le maladroît ! Il va tout compromettre ! Son héritage

n'est ni subversif, ni communiste : voilà ce qui me préoccupe, moi !

— Vous parlez de mon père ? dit Mlle Monblanc avec dignité. J'ignore si ses idées étaient bonnes ou mauvaises ; si la cause qu'il a défendue était juste ou non ; j'ignore s'il a eu raison ou s'il a eu tort. Mais ce que je sais, c'est qu'il n'a jamais eu que les sentiments les plus nobles et les plus élevés ; ce que je sais, c'est qu'il est mort en martyr ; ce que j'affirme, c'est que je ne pardonnerai jamais à ses bourreaux, à ses assassins...

Sa voix était vibrante et ferme... Le général tressaillit involontairement et levint rouge. Il allait répliquer et brouiller tout à fait les cartes, quand un signe de sa femme lui fit comprendre son imprudence.

— Pas un mot de politique ! monsieur le comte ! dit-elle sèchement... Nous ne nous entendrions pas... Je ne veux pas que vous fassiez de la peine à ce petit ange...

— Je ne puis pas permettre qu'on outrage l'armée et qu'on m'insulte personnellement, que l'on me traite de bourreau, d'assassin...

— Vous insultez ! vous, mon oncle ! vous qui avez fait tous vos efforts pour arracher à la mort mon pauvre père et pour sauver mon fiancé !...

L'ancien chef de bataillon au 175^e de ligne se troublait de plus en plus. Les protestations de sa nièce n'étaient elles pas une sanglante ironie ?

— Tenez, mon ami, dit la comtesse, vous feriez mieux de nous laisser... C'est bien de la commune qu'il s'agit en ce moment !...

— Soit ! Je m'en vais ! répondit-il brusquement. Il avait été bien convenu que nous n'aborderions plus ce sujet. Je suis solidaire des faits et gestes de mes frères d'armes, que diable.

Il avait hâte de se retirer. Il se sentait mal à l'aise, et se rendait compte de ses imprudentes paroles.

Mme de la Clémaderie était là, fort heureusement, pour réparer le mal...

— Ma bonne petite Mathilde, fit-elle d'un ton câlin, sois indulgente pour ton oncle et pour ses préjugés... Nous ne pensons pas comme lui, je te prie de le croire.

— Non, certes ! s'écria le vicomte avec une hypocrisie effrontée. Et si je n'avais été un enfant lors des événements de 1871, j'aurais combattu dans les rangs des insurgés, je vous le jure... Je me serais fait tuer aux côtés de votre père...

— Mais ne parlons plus des horreurs de la guerre civile, reprit sa mère. Nous ne demandons qu'une seule chose, mon enfant, c'est de sécher tes larmes, c'est de faire ton bonheur. Je te le répète : tu vois combien Raymond t'adore et quel coup terrible tu lui porterais par un refus définitif.

— Ma tante, je vous assure que...

— Voyons, il ne t'est pas antipathique, je suppose ?

— Au contraire.

— Alors, c'est que tu as une inclination secrète que tu ne veux pas nous avouer ?

— Je n'aime personne et je ne puis aimer personne ! dit-elle avec calme.

— Et ! bien, ma bonne petite cousine, reprit Raymond, pourquoi m'interdisez-vous tout espoir ?

— Mon fils ne réclame de toi qu'un peu d'affection en échange de l'amour immense qu'il t'a voué ; et je te conjure de ne pas le frapper au cœur. On t'a tué ton père, voudrais-tu me tuer mon enfant, à ton tour !

— Ma chère tante ! s'écria-t-elle toute émue en se jetant au cou de la comtesse.

— Ah ! tu vois que tu t'attendris !... Tu pleures, Mathilde. Elle était ébranlée. La pitié l'emportait peu à peu sur l'indifférence.

— La voilà vaincue ! se dit le vicomte.

Et, comprenant qu'il ne serait pas habile de trop exiger à la fois, Mme de la Clémaderie se contenta d'ajouter :

— Écoute, mon enfant. Fais-nous pour aujourd'hui un grand plaisir ; accorde-nous une faveur. Tu réfléchiras. Et nous reprendrons une autre fois cet entretien...

— Quelle faveur ? demanda-t-elle. Vous savez que je suis toujours disposée à vous être agréable.

— Eh ! bien... Oh ! c'est bien peu de chose. Puisque nous attendons du monde, décide-toi enfin à quitter le deuil et à mettre une des robes neuves que je t'ai fait faire malgré toi.. Je t'en prie, ne me refuse pas...

Après de nouvelles résistances, Mathilde consentit au sacrifice qu'on exigeait d'elle, et dont elle ne devinait ni la portée, ni les motifs.

C'était une première victoire !

Le fils et la mère espéraient bien n'en pas rester là.

Mathilde, à son insu et par bonté d'âme, venait de jeter par dessus bord ses chers souvenirs, et de trahir la mémoire de l'homme qu'elle avait si tendrement aimé.

“ Je suis la veuve d'Amilcar, avait-elle dit souvent, et personne ne le remplacera dans mon cœur ! ” Or, quand une veuve consent à quitter le deuil, elle est bien près d'accepter un nouveau mari.

Avec son expérience de femme de quarante ans, Mme de la Clémaderie comptait sur les exigences impérieuses des sens. Mathilde n'était-elle pas dans toute la force de la jeunesse, et pouvait-elle, à vingt-cinq ans, se contenter d'échanger de myriades de baisers avec un cadavre ?

Dès lors qu'elle avait survécu à son fiancé, qu'elle n'avait cherché un refuge contre le chagrin, ni dans le suicide, ni dans l'ancêtrement moral du couvent, les besoins matériels du tempérament féminin devaient infailliblement reprendre le dessus et l'emporter sur tous les engagements intimes qu'elle avait pu contracter avec elle-même.

Si pures, si angéliques que puissent être les pensées d'une jeune fille ; si idéales, si éthérées que soient ses aspirations, la chair conserve tous ses droits, qui se réveillent un jour ou l'autre avec d'autant plus de puissance qu'ils ont sommeillé plus longtemps.

Voilà ce que comprenaient à merveille la comtesse et Raymond. L'important pour eux, c'était de ne pas laisser combler par un autre le vide immense creusé dans le cœur de Mathilde.

Aussi se promettaient-ils bien d'écartier d'elle avec le plus grand soin tous les amoureux possibles et tous les coureurs de dot. On s'abstiendrait de la conduire dans le monde, et les invités de l'hôtel de la rue Barbet de Jouy seraient triés sur le volet.

Ju-qu'ici il avait bien fallu recevoir des jeunes gens, pour trouver un mari à Rosic. Mais, puisque la sœur de Raymond semblait refuser systématiquement les partis les plus convenables, les prétendants les plus titrés, les plus riches et les plus aimables — ce qui ne laissait pas d'étonner fort ses parents — toutes les préoccupations de la famille se concentraient désormais sur l'union projetée du vicomte avec sa cousine.

II.

Il s'agissait, je l'ai dit, d'un dîner à peu près intime, d'un dîner de famille.

On avait espéré que ce serait un repas de fiançailles et que l'on pourrait annoncer aux invités le grand événement qui, depuis longtemps, était l'unique préoccupation du général, de sa femme et de son fils.

Mais on avait compris que la poire n'était pas mûre, que le moment psychologique n'était pas arrivé, que la jeune fille n'était pas suffisamment circonvenue.

Aussi se borna-t-on à des olignements d'yeux significatifs, à des demi-mots, dont il était aisé de deviner le sens. Les attentions dont Raymond entourait sa cousine, auprès de laquelle il était placé, et la toilette exceptionnelle de celle-ci étaient d'ailleurs assez éloquentes.

Avant qu'on n'eût passé du salon dans la salle à manger, tout le monde était convaincu que Mlle Monblant allait devenir bientôt vicomtesse de la Clémaderie.

On adressait déjà aux fiancés présumés une foule de félicitations que Raymond acceptait avec un sourire discret, et qui restaient lettre morte pour sa cousine.

— Quel couple charmant ! se disait-on à voix basse.

— Ils sont dignes l'un de l'autre.

— Est-elle assez adorable, dans sa robe de satin rose pâle !

— Et comme il paraît enivré de son bonheur !

— C'est un vrai mariage d'amour.

— En même temps qu'un mariage de convenance et de raison ! fit une douairière...

— Le fait est que la fortune ne sortira pas de la famille. Savez-vous bien qu'elle a cinq à six millions, la petite ?

— Plus que ça ! dit un vieux monsieur... Le marquis de Rys était de mes amis, et j'affirme qu'il a dû laisser presque le double.

— Il eût été vraiment fâcheux que cette fortune alât enrichir un étranger.

— Ou un couvent. Car le bruit courait que la riche héritière devait entrer en religion.

— Oh ! je ne crois pas. Mlle Mathilde n'avait-elle pas hérité de son père des opinions libre-penseuses ?

— Une enfant si douce, si bien élevée ! Non ! Elle tient de sa pauvre mère, dont le seul tort était de s'être mésailliée.

— Dans tous les cas, la fille ne suivra pas ses traces ; elle a plus d'orgueil et de fierté... elle effacera la tache imprimée à notre nom par cette malheureuse Oyprienne.

— Avec tout cela, fit observer un cousin éloigné qui avait été l'un des candidats les plus avides à la succession du vieux marquis, avec tout cela, la comtesse a bien mené sa barque... A-t-il assez de chance, ce mauvais sujet ! .. Plus de chance qu'il ne mérite, ma parole d'honneur !

— Oh ! vous, baron, vous exhalez votre mauvaise humeur... N'auriez-vous point par hasard convoité la main de Mathilde ?

— Non ; mais, en somme, nous avons été tous volés. Le marquis de Rys nous a mis dedans. Avait-il besoin d'enrichir la veuve et la fille d'un ignoble communal ?

Ces propos, sournoisement échangés, furent interrompus par le sacramental : " Madame la comtesse est servie." Raymond offrit naturellement son bras à Mathilde, et le cortège passa cérémonieusement dans la salle à manger.

Le général était rayonnant ; il était désormais rassuré sur

ses comptes de tutelle et de curatelle ; son fils, de son côté, pourrait, enfin, à bref délai, apaiser les créanciers, payer notamment les 240.000 francs de Groumel.

Le plan si bien combiné avait admirablement réussi ; Mlle Monblant était tombée dans le piège. Ce qui n'était à ses yeux qu'un acte de condescendance prenait aux yeux de tous un autre caractère. Elle devenait, à son insu, la fiancée de son cousin. Une simple substitution de robes engageait son avenir. Si elle avait cédé sur la question de toilette, elle ferait bien, presque sans s'en apercevoir, un sacrifice plus sérieux.

A force d'obsessions habiles, de protestations, de tendresse et de menaces de suicide, on finirait bientôt par lui arracher un consentement, qu'elle eût refusé avec indignation, si la trame avait été nouée et perfidement ourdie.

Elle ferait par dévouement ce qu'elle ne pouvait faire par amour.

Mathilde ne se doutait de rien. Elle était trop bonne, trop franche, trop naïve, pour supposer chez les autres des arrière-pensées et des calculs intéressés. Elle accueillait avec bonté les paroles aimables de son cousin ; elle lui était presque reconnaissante de l'affection si vive, si ardente qu'il lui témoignait.

Elle le plaignait et se reprochait presque de n'avoir à lui offrir en retour de sa passion qu'un sentiment fraternel.

— Pauvre garçon ! Se disait-elle..., comme il m'aime !

Elle s'efforçait d'être plus gaie que de coutume, et elle se sentait toute heureuse quand elle avait pu amener sur ses lèvres un sourire auquel il s'attachait à donner un caractère mélancolique.

Quoique fort jeune encore, Raymond connaissait sur le bout du doigt le cœur féminin, — et d'ailleurs sa mère lui avait fait la leçon, — il savait que, chez les femmes, la pitié est très souvent la préface de l'amour.

— Elle est à moi ! pensait-il avec son cynisme effronté. Le jour où je lui jouerai une scène de quelque acte, où je me précipiterai à ses pieds, tenant à la main un revolver dont je poserai le canon sur ma tempe ; où je l'enfermerai dans ce terrible dilemme ; ou bien m'accorder sa main ou me voir tomber ensanglanté et sans vie ; ce jour-là elle n'osera plus me résister !... Je cesserai donc de tirer le diable par la queue ; je ne serai plus à la merci des usuriers !... Et puis, ma foi, c'est qu'elle est ravissante, ma cousine !... Ma parole d'honneur, elle est plus belle que Stella... Je suis capable d'en devenir réellement amoureux. Vraiment ! Je ne l'avait jamais remarquée... Ses incessantes pleurnicheries la rendaient laide ! Elle est splendide, maintenant que ses joues commencent à s'animer.

En jouant la comédie, on finit par prendre son rôle au sérieux ; Raymond se sentait tout disposé à aimer pour de bon la jeune héritière dont la fortune seule l'avait d'abord tenté.

Peut-être lui serait-il difficile de lâcher Stella. Mais l'important c'était d'être riche et de reconquérir un héritage dont on avait — fort injustement à son avis — dépouillé lui et les siens.

— On reprend son bien où on le trouve et comme on peut ! se disait-il. Et puis enfin, il lui faut un mari à cette enfant pleine de vie et de santé... Je serais bien bête de me laisser ravir une pareille proie !

La proie, pourtant, ne lui appartenait pas encore !

Mathilde allait trouver, et dans la famille et dans l'entourage des La Clémaderie des alliés inattendus.

La situation venait de changer brusquement. Il était aisé

de prévoir que les efforts combinés de la comtesse et de Raymond finiraient par triompher des répugnances et des scrupules de la jeune dévolée.

L'image du mort ne tarderait pas à se voiler peu à peu, puis à disparaître dans un lointain obscur. L'âme féminine a horreur du vide, comme la nature des anciens. Et puis Raymond, il ne fallait pas se le dissimuler, était un bien beau garçon, spirituel, séduisant, à qui sa dépravation même donnait un charme de plus.

N'avait-il pas à la fois toutes les qualités physiques, tous les défauts et tous les vices qui font tourner la tête aux femmes ?

Parmi les convives se trouvait un jeune homme d'environ trente cinq ans, dont la physionomie, par ses alternatives de rougeurs subites et de pâleurs étranges, semblaient accuser des préoccupations et des souffrances morales.

A l'épaisse moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure, à la raideur de ses mouvements, à la gaucherie avec laquelle il portait l'habit noir, il n'était pas difficile de deviner en lui un officier plus habitué à l'uniforme qu'au costume civil.

Les sourires les plus aimables de la maîtresse de la maison ne parvenaient pas à le déridor.

—Qu'avez-vous donc, monsieur Marquis ? Seriez-vous indisposé ce soir ? demanda avec une anxieuse sollicitude Mme de la Olémanderie.

—Le fait est, ajouta le général, que le capitaine n'a pas sa bonne humeur et son entrain ordinaires.

—Pardonnez-moi, madame la comtesse, répondit le convive interpellé. Je n'ai nullement changé ; je suis aujourd'hui ce que j'étais hier... et je pourrais même ajouter ce que j'étais avant hier.

—Non ! non ! non ! je ne vous ai jamais vu ainsi...

—Ah ! je devine ! dit une vieille parente. N'avez-vous pas remarqué que ma chère petite nièce n'est pas non plus tout à fait dans son assiette ? Il y a des choses qui n'échappent point à mon expérience.

—Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, grand'tante ! fit Rosie en riant et en faisant manœuvrer fébrilement sa fourchette. Vous le voyez, je suis au contraire toute à mon assiette.

Mais elle avait beau jouer sur les mots pour donner le change, elle ne mangeait guère plus que M. Marquis. L'un et l'autre paraissaient dominés par une commune émotion, dont tout le monde eût deviné la cause.

—Allons ! allons ! Je vois ce que c'est ! reprit la douairière d'un air mystérieux, s'il y a des malades parmi nous, il ne s'agit pas, grâce à Dieu, d'une maladie bien dangereuse... N'est-ce pas votre avis, charmant capitaine ?

—Je vous prie de m'excuser, madame, mais je n'ai aucun avis sur une question que je n'ai malheureusement pas l'honneur de comprendre. J'ai probablement l'esprit obtus.

—Ta ! ta ! ta ! Vous comprenez très bien. Gardez vos secrets, monsieur, et vous aussi ma petite Rosie. Je vois que tout cela se terminera comme dans les vaudevilles, par... oh ! je ne prononcerai pas le mot, soyez tranquilles. Je serai discret.

—Qu'est-ce que cela signifie ? se dit la comtesse. Edouard amoureux de ma fille !

Fort heureusement, la méprise de la vieille dame avait rendu soudain aux deux jeunes gens un calme et un sang-froid suffisants pour rassurer à demi Mme de la Olémanderie.

Cette diversion les avait sauvés de leur mutuel embarras.

Edouard Marquis et Rosie ne songaient guère l'un à l'autre : Ils n'étaient pas des amoureux, mais des alliés ; le hasard venait instantanément de les réunir dans une commune pensée et pour un but commun.

Il y avait, tout-fois entre eux cette différence, que la jeune fille avait lu jusqu'au fond de l'âme du capitaine, celui-ci ne soupçonnait guère à quels sentiments et à quels mobiles obéissait Mlle Rosie.

Pour rien au monde, Edouard n'eût voulu laisser s'accroître l'idée qu'il convoitait la main de Rosie et Mme de la Olémanderie repoussait avec indignation la seule possibilité d'un tel mariage.

Marquis avait une excellente raison pour n'être pas tenté de lui donner le moindre sujet d'outrage, en se montrant empressé auprès de Rosie, il était bien trop préoccupé d'épier les mouvements de Raymond et de Mathilde, que, de son côté, Mlle de la Olémanderie paraissait garder à vue.

En raison du malaise général causé par ce chassé-croisé d'espionnage il régnait dans le grand salon de l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy une froideur singulière, et les invités se retirèrent de bonne heure.

Chacun des membres de la famille avait hâte d'être seul, de se reconfermer dans sa chambre, de se reconcentrer en lui-même.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

• AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Parconséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1er Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 16 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents ou plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire de *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.
DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE, 1884—jusqu'au 1er juillet—*Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1886.

475 rue Orail (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)